

association

# QUEBRACHO

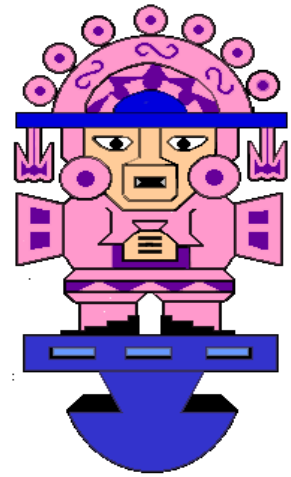
20 Avenue de LATTRE de TASSIGNY  
92 360 MEUDON-LA-FORÊT

☎ 09 53 17 98 37

Courriel : quebracho.asso@gmail.com

Site Internet : www.quebracho.asso.st

BULLETIN DE LIAISON N° 52 NOVEMBRE 2010



*Ce bulletin est spécialement consacré à la récente visite de nos centres par Michel et Aline.*

\*\*\*\*\*

## Carnet de route de notre séjour à Trujillo, du 7 au 12 octobre 2010

### Jeudi 7 octobre

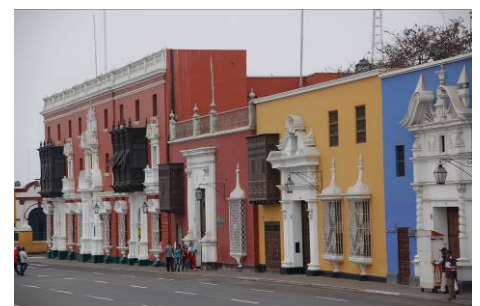
Nous arrivons à l'aéroport de Trujillo à 22h, après une longue journée qui a commencé tôt le matin à Cusco. Rosario et Consuelo nous attendent et nous sautent au cou. Un taxi nous amène jusqu'à la maison de Rosario. Mes premiers mots en espagnol semblent ravir les deux sœurs. Autour d'un verre d'Inkacola, boisson nationale péruvienne jaune, gazeuse et très sucrée, après les mots de bienvenue, la conversation vient vite sur ce qui soucie Rosario mais « qu'elle ne savait pas comment aborder par courriel » :

- les « cocinas », les cuisinières des centres sont à changer. Elles sont très vieilles, rouillées, fonctionnent au pétrole, nécessitent 10 mn de « pompage » et au final coûtent plus cher en carburant que les nouvelles cuisinières au propane d'un maniement très simple. Les centres de Para Ellos en ont, qui donnent entière satisfaction et Consuelo nous fournit des éléments de coût. A noter qu'un autre moyen de chauffage très économique existe dans les trois centres : c'est un petit foyer bas à « brique de carbone », qui s'allume par dessous et brûle toute la journée, mais dégage des émanations un peu toxiques. On le met donc dehors.

- les « baños », les WC de Alto Trujillo et de La Esperanza sont actuellement de simples latrines, un trou dans le sable et autour, une cabine en tôle (celle de La Esperanza a été pratiquement détruite par la chute du mur). Dans les deux cas, Rosario voudrait faire un WC en briques, adossé à la maison, avec à l'intérieur une cuvette de WC, un lavabo et un raccordement au tout à l'égout que la municipalité a installé dans la rue. Rosario avance des ordres de grandeur de coût.

Nous en restons là, moulus de fatigue, il est 1h30 du matin. Quel démarrage sur les chapeaux de roues !

Un processus de dialogue s'est mis en place, lent mais efficace. Quand je comprends (je n'ai qu'un an d'apprentissage d'espagnol), je traduis pour Michel, sinon : « no comprendo », et elle recommence avec d'autres mots, jusqu'à ce que ce soit clair pour moi. Pour poser des questions, je m'aide du dictionnaire de poche. Michel machinalement intervient en anglais, mais nos péruviennes me regardent, dans l'incompréhension totale, alors je poursuis ma laborieuse traduction.



Trujillo, photos de la Place d'Armes

## Vendredi 8 octobre – Alto Trujillo

Lever 8h. Rosario a mal à la tête, ce qui lui est coutumier, à cause de sa tension qui est trop basse. Elle a un traitement pour cela. Consuelo est partie à un mariage.

A 9h30, nous prenons un taxi, jaune comme la plupart. Il suffit d'attendre 10 s pour en voir un s'arrêter. Il nous amène au centre ville encore dans les brumes matinales : la Place d'Armes, les maisons si caractéristiques de Trujillo, avec leurs fenêtres à grillage blanc sur des murs colorés...

Puis taxi pour Alto Trujillo. Les premiers jours, Rosario nous fait prendre des taxis, moins inconfortables que les microbus qu'on prendra à la fin, qui sont pour elle le moyen de transport habituel car le plus économique.

Les taxis, comme tous les moyens de transport ici, sont dans un état plus ou moins avancé de délabrement – plus d'amortisseurs, pas de ceinture de sécurité, sièges défoncés, pas de place pour les jambes – et leurs fenêtres sont grandes ouvertes à toute la poussière du chemin. Ils roulent à fond la caisse, freinent au dernier moment, abordent les carrefours à l'intimidation et au klaxon, ce qui ne semble pas émouvoir Rosario, assise à côté du chauffeur. Une interminable piste d'abord goudronnée puis sableuse et défoncée nous mène à Alto Trujillo. Enfin nous arrivons. Avec émotion, je reconnais les lieux photographiés par Alban et par Rosario, le terrain de sport, l'entrée du centre, ses pièces aux murs si bleus.

Maria nous accueille, surprise et ravie du petit cadeau que nous lui apportons. Tout de suite nous voilà autour de la « cocina » rongée par la rouille, qu'elle met en route sous nos yeux, moyennant l'actionnement énergique d'un levier et plusieurs tentatives d'allumage. Un quart d'heure après, les feux sont enfin allumés.



Puis dans la cour nous voyons le petit poêle à brique où chauffe une grosse bouilloire d'eau. « C'est pour faire la vaisselle ? » « Pas du tout, la vaisselle est faite à l'eau froide avec du détergeant. C'est pour faire les jus de fruits pour les enfants ». En effet, à part les oranges qui sont pressées, les autres fruits sont coupés et mis dans l'eau bouillante quelques instants, puis écrasés et le tout est passé et refroidi. Ce midi, les enfants auront un verre de cette préparation à base d'un fruit « proche de la poire ».



Dans la cour, je visite les latrines, très propres. Rosario reconnaît que le changement de la cuisinière est plus urgent que les WC. Un petit appentis couvert d'une tresse abrite un lit « c'est là que dort Julio quand il vient pour assurer le petit déjeuner des enfants en l'absence de la chargée de centre ». Cela est arrivé plusieurs fois. Il arrive la veille en taxi, pour être à pied d'œuvre dès 5h le matin. Rosario arrive dans la matinée et prépare le repas de midi. Ainsi, le centre ne ferme pas, « les enfants sont toujours accueillis ». Quant à Julio, il fait cela bénévolement. Il ne veut pas être rétribué.



Au plafond où des poutres de bambou ont été rajoutées lors des réparations de l'inondation de février dernier, il reste encore une poutre en deux morceaux enfilés l'un dans l'autre, qui ne donne pas trop confiance « pour le moment, elle tient ». Le sol, lui, est en terre battue.

La cuisine a été récemment agrandie en abattant un mur, Rosario projette de la peindre car le fond est très sombre, David, le fils d'Eugenia l'aidera. Les travaux d'agrandissement ont fragilisé un tuyau d'arrivée d'eau qui s'est mis à fuir. Maria était retournée chez elle après avoir mis en route la cuisson des plats et quand Rosario est arrivée ce jour-là, il y avait une inondation. Il a fallu écoper l'eau et installer des planches où les enfants ont pu cheminer au sec, en équilibre avec leur assiette pleine dans la main. J'ai pu constater qu'ils sont très habiles pour les transporter sans renverser une goutte.



## Carnet de route de notre séjour à Trujillo, du 7 au 12 octobre 2010

Devant le centre, le terrain de jeux est occupé par des jeunes qui tapent dans le ballon. Le football est un sport national au Pérou ! Dans la cuisine, la soupe à base de farine et d'une sorte de lentille, sent bon. A côté d'une immense casserole de riz, dans une autre casserole, le poulet coupé en petits morceaux cuit avec de l'oignon et des aromates. Maria épluche les pommes de terre cuites. Le « jus de simili-poire » est dans les verres recouverts d'un torchon. Un gros régime de bananes constituera le dessert. Tout est prêt pour les 45 enfants du centre.

Les premiers arrivent. Ils ont été prévenus depuis longtemps de notre venue, d'ailleurs un panneau au mur souhaite « Bienvenue à Michel et Aline ». Ils nous embrassent en nous serrant dans leurs bras (c'est l' « abrazo » à la manière péruvienne, très chaleureuse). Aujourd'hui, c'est jour férié, ils n'ont pas d'école. Ils sont donc nombreux à arriver tôt, sans uniforme et pour certains sans s'être lavés ! Une bassine d'eau leur tend les bras, mais je ne vois aucun enfant se laver les mains.



Sébastien et Jean-Pierre, les deux frères qui ont été en vedette sur la couverture du dernier bulletin, ont le nez particulièrement crasseux. Leur mère les néglige « parfois ils n'ont qu'une tasse de thé le soir ! ». Célibataire jusqu'à présent, elle vit depuis peu avec un homme qui la bat. Rosario lui conseille de s'en séparer, de mieux s'occuper de ses enfants. Mais « ça rentre par une oreille et ça sort par l'autre, elle leur met des

vêtements propres, mais eux, elle ne les lave pas ». Je constate toutefois que la plupart des enfants sont bien propres, les cheveux encore tout mouillés « j'insiste beaucoup sur la propreté ! ». Rosario leur montre le calendrier que Michel lui a apporté en cadeau, ils reconnaissent plusieurs d'entre eux.

Quand la soupe est annoncée, tous se précipitent autour des tables, les copains se mettent ensemble, ça se bouscule. J'aide Rosario à servir les assiettes pleines. « Comment fait Maria quand elle est toute seule ? » « Elle est complètement assaillie ! ». Des gamins sont à la porte, silencieux, leur regard en dit long, mais Rosario fait remarquer « si je donne de la nourriture à un enfant qui n'est pas inscrit au centre, demain, j'en aurai 100 qui viendront ! Certains parents me demandent tous les jours que leur enfant soit admis. Les besoins ici sont immenses. Nombreuses sont les familles où l'on ne mange rien le soir, ou seulement un bol de soupe. » Plus tard, Consuelo qui a aussi un centre à Alto Trujillo avec 45 enfants, confirmera que le problème principal ici est « l'extrême pauvreté ».



Un garçon a le visage abîmé par une maladie « il faudrait qu'il se fasse opérer ». Shirley, la petite fille qu'on a remarquée sur le film du 25<sup>ème</sup> anniversaire, avec ses deux dents de lait manquantes (les nouvelles dents ont poussé depuis) et son aisance à danser, est là avec sa petite sœur Dayana. Leur mère est morte quand la plus jeune avait deux ans, laissant 4 enfants. Peu après le père est parti avec une autre femme et n'a plus donné de nouvelles. La grand-mère a recueilli les plus jeunes et, pour gagner quelques sous, elle fait des lavages. Les petites sont bien propres et vêtues avec goût. A les voir souriantes et malicieuses, on ne dirait pas qu'elles ont déjà vécu tant de malheurs.

La soupe avalée, on passe au plat principal, chacun vient à la cuisine avec son assiette (Rosario régule le flot) et repart avec une énorme louche de riz, une patate, un morceau de poulet et un peu de sauce. Comment vont-ils manger tout ça ? Et bien avec appétit ! J'aide un petit bout de chou, car le riz fuit devant sa cuillère, mais son grand frère s'en aperçoit et se met à l'aider. Plus tard, je les verrai partir tous les deux, le grand se mettant au pas du petit et l'entourant d'un bras protecteur. Dans ces habitats où les parents s'absentent tout le jour pour essayer de gagner quelques sous, les aînés portent le lourd fardeau de veiller sur les plus jeunes.



Au fur et à mesure qu'ils ont fini, ils déposent leur assiette dans la bassine, mangent leur banane et s'approchent de nous. Une fillette s'assoit sur mes genoux, face à la photo de Michel Bussière, et me demande si je le connais, à quel âge il est mort... Plus tard elle me dit « je vais apprendre le français et j'irai en France, je pourrai loger chez toi ? ». Un autre nous dit « Vous revenez demain ? ». De plus en plus hardis, les enfants nous interpellent « Michel ! » « Aline ! ». Ils veulent être photographiés, se jettent dans nos bras pour être embrassés. Rosario rit « ils ont besoin d'être câlinés, écoutés ».

Un enfant frotte ses yeux rougis, les ophtalmies doivent être fréquentes ici avec le sable et le vent. Cela me fait penser que j'ai du sérum physiologique sous la main, je le donne à Rosario.

C'est ensuite la photo de groupe. A en voir si souvent dans les photos de Rosario, on pourrait croire que c'est facile à faire. Oh non ! C'est une vraie volière qu'il faut maîtriser, placer, ordonner, calmer. Rosario finit par prendre sa photo, puis c'est Michel. Enfin les gamins partent en courant vers le terrain de foot. Quelle énergie !

En voyant les bancs branlants sur le sol inégal, la cuisinière peu sûre, les fils électriques qui pendent, nous demandons à Rosario ce qu'il se passe en cas d'accident. Elle en a eu très peu. Dans chaque centre il y a une boîte à pharmacie d'urgence pour nettoyer les plaies, et bien sûr elle va au centre de soin si c'est nécessaire. « Est-ce que les parents risquent de faire des histoires ? » Pas du tout d'après Rosario. « Faudrait-il souscrire une assurance pour les personnes en cas d'accident ? » « Oui, mais cela coûterait une fortune. » « Combien à peu près ? » Il faudrait consulter une assurance et qu'elle accepte de se déplacer pour évaluer les risques... Sur ce sujet, on n'en dira pas plus.



Il nous faut partir, à regret. Maria nous embrasse comme du bon pain, les derniers enfants nous font de grands signes d'adieu. Nous ne savons pas que nous en reverrons certains demain...

A pieds, nous passons devant un bâtiment municipal tout neuf. C'est une ONG espagnole, Solidario, qui a aidé financièrement à sa construction, ainsi qu'à celle de l'église et de l'école couleur bleu ciel et blanc. Rosario nous montre aussi sur la colline, non loin du centre, la zone des « invaciones », littéralement « les envahisseurs ». Ainsi sont désignés par tous, y compris les autorités, ceux qui viennent de la sierra et s'installent où ils peuvent dans un abri de bambou, de tôle et de toile plastique, sans aucun droit sur le terrain, sans eau, sans électricité, sans toilettes, sans rien. Durant notre voyage (un circuit touristique de 15 jours), nous en avons vues partout de ces huttes posées loin de tout. La police les chasse régulièrement, ce qui provoque souvent des émeutes sanglantes. Et ceux qui ont été chassés vont planter leur case plus loin.

Il n'en est pas ainsi à Trujillo, où la municipalité s'occupe de leur obtenir un droit de propriété sur le terrain. Elle leur a fait construire sur la colline un réservoir d'eau potable. C'était le cas pour le centre d'Alto Trujillo jusqu'à l'an dernier, mais depuis peu, il y a l'eau courante, et Rosario compte bien faire installer, comme au centre de La Esperanza, un bac à vaisselle. Maria utilise pour cela une grande bassine qu'il faut remplir et vider en portant des seaux d'eau. Bonjour le dos !

Nouvelle expérience, nous prenons un taxi collectif, serrés comme des sardines, deux devant en plus du chauffeur et 4 derrière, et parcourons la même piste défoncée dans l'autre sens, nous arrêtant pour laisser ou prendre quelqu'un.

Durant le déjeuner, nous parlons de la « jubilacion », la retraite : « Faudrait-il payer une cotisation pour que les chargées de centre bénéficient d'une retraite ? Et ne faut-il pas commencer par déclarer officiellement l'association au Pérou ? » Curieusement, Rosario qui a toujours combattu cette idée, semble ne plus s'y opposer, tout en faisant remarquer que les sommes versées aux personnes seront alors soumises à l'impôt. Or les chargées de centre n'ont pas un salaire bien défini, elles sont payées en espèce et aussi en nature (nourriture et logement).

## Carnet de route de notre séjour à Trujillo, du 7 au 12 octobre 2010

Rosario nous confie une idée qui lui tient à cœur, pour « solder » nos comptes avec une chargée de centre à son départ. Ce serait de lui verser un petit capital (à définir). Consuelo a eu un différent avec une chargée de centre à son départ. Elle lui a proposé une somme. En la recevant et en signant un document de régularisation, la personne a été satisfaite et tout s'est bien terminé.

Concernant Elena, une ancienne chargée de centre, Rosario aurait aimé que l'association l'aide financièrement quand elle a dû s'arrêter pour se faire opérer. Elle avait travaillé 4 ou 5 ans pour les centres, charriant l'eau à Alto Trujillo, ce qui n'a pas arrangé sa hernie. Elle a dû vendre la moitié de sa maison pour arriver à payer son opération (on la verra lundi à La Esperanza).

Par contre, Rosario nous précise qu'elle ne veut rien pour elle-même, « je n'ai besoin de rien ». « Mais quand tu prendras ta retraite, auras-tu de quoi vivre ? » « Ne vous inquiétez pas pour moi. » « Et si tu es malade, auras-tu de quoi te soigner ? » « Alors là, je n'ai RIEN ».

Autre sujet « A qui appartiennent les centres exactement ? »

-Le centre d'El Porvenir a été acheté pour moitié par la municipalité et pour moitié par Rosario avec l'argent de l'association. Comme elle n'est pas reconnue au Pérou, il est à son nom.

-Le centre de La Esperanza a été acheté par l'association, et il est aussi au nom de Rosario.

-Le centre d'Alto Trujillo appartenait au frère d'Eugenia (chargée de centre d'El Porvenir). Après échange avec leur maison dans la Sierra, elle et Julio sont devenus propriétaires du centre.

Je fais remarquer à Rosario que le 1<sup>er</sup> centre, El Porvenir, est à présent dans une zone urbaine où il est moins utile. Mais elle nous apprend qu'en fait les enfants qui y sont inscrits et le fréquentent (50 à ce jour), viennent d'une zone d'« envahisseurs » à environ une demi-heure à pied du centre. Ils arrivent le matin pour déjeuner, vont ensuite au collège proche du centre et en sortent pour prendre le repas de midi. Ils ne font ainsi qu'une seule fois l'aller-retour entre chez eux et le centre.

De ce fait, il y a un arrivage massif à la même heure, ce qui est moins le cas à Alto Trujillo (45 enfants) où les écoles ont des horaires différents, et pas du tout à La Esperanza (30 enfants). « Rosario, pourquoi seulement 30 enfants à La Esperanza ? ». « Le quartier est plus petit... ». Or cela ne saute pas aux yeux. Mais on y reviendra...

Au total, il y a donc à ce jour 124 enfants inscrits dans les 3 centres.

Quand nous sortons du restaurant, une tâche nous attend : trouver des costumes pour la fête de demain (Michel avait raison, qui prédisait une fête en notre honneur !). Les boutiques de déguisement sont nombreuses à Trujillo. Nous revenons chargés de gros sacs. Le froid nous tombe dessus dans la maison de Rosario. Gros pull pour manger son délicieux repas.

Elle nous montre l'« ordinateur de l'association » qui marche bien, après le changement de clavier et la réparation de la grosse panne récente. Michel lui dit de mettre ces dépenses sur le compte de Quebracho. C'est une petite somme pour nous, mais pour elle, c'est beaucoup !

Sur sa petite télévision, nous regardons le DVD « Pérou 2009 » que je lui ai apporté. Elle donne les noms des enfants au fur à mesure qu'ils défilent. « Vraiment, ce sont nos centres ! »



## Samedi 9 octobre – fête à El Porvenir

Ciel bleu dès le matin « vous nous avez amené le soleil ! ».

Quand nous arrivons au centre d'El Porvenir, je me retrouve dans un endroit connu : la route goudronnée bordée d'arbres avec un terre-plein central, la boutique voisine qui vend des petits pains, la longue salle à manger au sol pavé, qui se termine sur l'ouverture vers la cuisine. Des enfants sont déjà là, ils nous embrassent. Les tables ont été portées chez la voisine, et les bancs disposés le long des murs, afin de leur permettre d'être assis. Eugenia nous accueille à bras ouvert, ainsi que Domitila, sa nièce venue de la sierra, qui l'aide parfois moyennant l'achat d'un vêtement, leur fils David, un jeune homme de 15 ans et Julio son mari, dans son fauteuil roulant.



La « cocina » est en aussi mauvais état que celle d'Alto Trujillo. Une casserole chauffe sur le petit poêle à brique, à côté de la table de travail où Eugenia émince ses oignons. Attention aux émanations nocives... Le menu qui se prépare est simple : riz, poulet et haricots, avec comme boisson de la « chicha morada », facile à faire et très appréciée des enfants. On fait bouillir des maïs violets dans de l'eau. Quand l'eau est noire, on la retire on rajoute du jus de citron et un peu de sucre. On laisse refroidir. C'est délicieux.

Rosario me montre deux enfants d'El Porvenir qui « ne parlent pas » (muets). Le plus jeune a peut-être des problèmes psychiques, il est agité et pousse des petits cris. Le plus grand est sourd, il vit refermé sur lui-même, n'a aucun contact avec les autres enfants, cela serre le cœur. Or Rosario nous avait parlé d'une institution à Trujillo dédiée aux enfants ayant un handicap... « Ces deux là ne peuvent-ils pas être pris en charge par l'institution ? » « C'est payant, et les parents n'ont pas d'argent ». Et oui, rien n'est gratuit au Pérou.



Rosario nous montre « le petit qui vit avec son papa ». Le père a quitté la maison en emmenant son fils. La mère a voulu le récupérer, mais l'enfant a souhaité rester avec son père. C'est assez rare car le plus souvent, les pères sont peu présents dans la famille. Même au chômage, ils ne s'y intéressent guère. Le mari de Maria est aussi une exception, il l'aide et s'occupe de ses enfants. Et il fait les réparations électriques du centre d'Alto Trujillo.

Rosario pointe les enfants sur le cahier de présence. Quand elle n'est pas là, c'est la tâche de Julio. Il en est ainsi dans tous les centres et pour chaque repas. Le pointage du matin est particulièrement important, car il permet de savoir combien d'enfants mangeront le midi, donc de préparer le repas au plus juste pour ne pas gaspiller.

Maria arrive avec une douzaine d'enfants d'Alto Trujillo, nous reconnaissons Shirley, Dayana, Sébastien et Jean-Pierre (bien propres cette fois). Eleuteria arrive aussi avec 12 enfants de La Esperanza. Comme Eugenia et Maria, elle a droit à son petit cadeau qui la transporte de joie. « Elles n'ont jamais de cadeaux, alors elles sont si heureuses quand on pense à elles ! »



Deux anciens du centre, un garçon et une fille, peut-être 16 ans, ont appris aux enfants à danser et chanter en deux samedis. Pour l'heure, ils les aident à mettre leur costume et à se maquiller, les garçons dans la salle, et les filles dans la mini cour qui mène aux pièces occupées par la famille d'Eugenia. La jeune fille me montre son tee shirt où est marqué « Paris » en lettres dorées. Elle l'a eu comme cadeau à son départ du centre. Je reste un peu avec les filles qui se font maquiller, coquettes, tournoyant dans leurs atours. Photo (Shirley au milieu).

## Carnet de route de notre séjour à Trujillo, du 7 au 12 octobre 2010

Rosario fait un petit discours pour démarrer la fête, en l'honneur des amis de Quebracho. Les premiers danseurs, costumés de blanc entament une danse style cosaque « los caneros de San Jacinto ». Les garçons ont un masque et un sabre, les filles des robes colorées et des coiffures à paillettes.



Puis c'est « la saya » avec six enfants qui se donnent à fond.

A la porte, des parents regardent et prennent des photos.

Deux filles avec robes à frou-frou dansent « la Marinera », et enfin nous avons droit à des chants. Les spectateurs applaudissent. En coulisse, deux fillettes veulent continuer et ébauchent une danse et un chant pour moi !

Je mesure l'intérêt que cela représente pour ces jeunes « artistes ».

Shirley est un modèle du genre, elle a voulu participer à presque tous les numéros, et Dayana prend le même chemin.

Le repas peut commencer. Tout le monde s'y met pour servir, et Eugenia ne chaume pas, debout derrière ses casseroles. On sent qu'elle est rodée à cet exercice. J'aide une toute petite fille à manger, sa maman est une ancienne du centre, dont le mari est parti.



Elle vient avec sa fille le midi et l'aide à manger, puis part l'après-midi vendre ce qu'elle a confectionné. Il y a 3 ou 4 enfants d'anciens du centre qui manquent de travail ou ont un travail précaire et mal payé. Aucune aide n'existe au Pérou pour les plus pauvres « tu vis avec ce que tu gagnes ». La majorité des péruviens vit au jour le jour, sans sécurité pour le lendemain.



Après le repas, ce sont les photos de groupe, dehors, puis ils se mettent en file pour nous embrasser : 70 embrassades !! Jean-Pierre s'accroche à mon cou et reste dans mes bras, hilare. Rosario nous photographie.

Bien sûr son frère Sébastien veut en faire autant.

Je demande à Rosario pourquoi n'y a-t-il aucun enfant de La Esperanza dans les danses ou les chants ? (déjà vrai pour le 25<sup>ème</sup> anniversaire). « Ce sont des enfants qui ont beaucoup de difficultés, ils sont pour la plupart renfermés, timides, ne veulent participer à rien. » Le principal problème à La Esperanza, ce n'est pas la pauvreté qui est pourtant très grande, c'est la drogue, les violences intra familiales, surtout la boisson... Les enfants traînent dans la rue. « Très peu d'enfants du centre de La Esperanza tirent profit de nos repas et s'en sortent, alors que beaucoup de ceux des centres d'Alto Trujillo et d'El Porvenir en tirent profit et ont des chances de s'en sortir. » Voilà sans doute pourquoi Rosario diminue le nombre d'enfants de La Esperanza pour augmenter celui des deux autres centres.

Je risque une question « si on devait fermer un centre, ce serait donc celui de La Esperanza ? » « Oui, ainsi je pourrais en prendre d'avantage à Alto Trujillo. » « Quel est le nombre maximum d'enfants dans chaque centre ? » « 50 ».

Les douze gamins d'Alto Trujillo repartent avec Maria et David, entassés dans un seul taxi collectif !! 15 personnes, je ne pensais pas que ce soit possible, mais si !! Et l'assurance dans tout ça ? Eleuteria et les siens repartent par le microbus. On saura le lundi qu'ils ont été tellement dissipés et odieux que le chauffeur les a « molestés » (?). Eleuteria, elle, en a pris pour son grade.

Quant à nous, nous repartons par le microbus, moyen de transport populaire qu'il nous restait encore à découvrir. Il faut quasiment ramper pour s'y faufiler jusqu'à une « microplace ».

Dos fragiles, s'abstenir ! Même les péruviens, plus petits que nous, s'y cognent la tête. Nombreux arrêts, dès que quelqu'un veut descendre ou monter...



Après le déjeuner, nous allons rendre les costumes, puis voir dans les magasins spécialisés les « cocinas » à propane. Nous en trouvons à 2 feux pour La Esperanza, à 3 feux pour les autres centres.



## Carnet de route de notre séjour à Trujillo, du 7 au 12 octobre 2010

Nous les photographions et les mesurons, en notant les prix, au point que le vigile de service s'approche, méfiant. Rosario doit le calmer. Avec ces éléments, elle vérifiera dans chaque centre si la place est suffisante. Et elle attendra impatiemment l'accord du CA pour les commander.



Nous traversons une immense foire aux habits, très colorée et bon enfant, où nous nous attardons. Mais un policier nous interpelle pour que nous rangions nos appareils photos, la zone n'est pas sûre et du coup, nous préférons rentrer en taxi (quel confort, en comparaison !).

Durant le repas, Rosario nous parle de ses chargées de centre.

-Eugenia : elle a une confiance totale en elle et en Julio. A la tête du centre d'El Porvenir depuis 15 ans, ils sont profondément honnêtes et reconnaissants envers elle de les avoir aidés en 1996 au pire moment de leur vie. Eugenia sait lire et écrire depuis son enfance, et elle aime les comptes. Julio a appris en s'inscrivant à un cours d'alphabétisation (payant, rien n'est gratuit au Pérou). Leur fils David, 15 ans, poursuit ses études. Tous trois sont toujours prêts à aider Rosario. Eugenia est très attentionnée pour Julio, qui souffre du dos.



-Eleuteria : c'est la meilleure cuisinière de toutes ! Pourtant, elle ne savait rien faire au début, comme les autres d'ailleurs, mais elle a vite appris. De plus elle est très propre et ordonnée. Elle a travaillé à La Esperanza par périodes. Au début, elle était très dure avec les enfants, mais « poco a poco », petit à petit, elle s'est adoucie. Il faut surveiller de près ses comptes, car elle est dépensière, comme la plupart de ces femmes. Rosario est un appui très fort pour elle, qui est faible et illettrée. Ainsi, sur ses conseils, elle s'est séparée de son mari qui tentait de violer leur fille et elle a porté plainte.



-Maria : les enfants l'aiment bien. Elle s'est vite mise à la cuisine au contraire de Lleny, la précédente chargée du centre, qui ne cuisait pas les aliments et réprimandait les enfants quand ils se plaignaient. Elle est très désordonnée, mais « poco a poco », elle apprend à ranger et nettoyer le centre. Elle passe beaucoup de temps chez elle pour s'occuper de sa famille (elle a encore deux jeunes enfants), raccourcissant parfois le temps d'ouverture du centre, et dans ce cas les enfants qui viennent de loin trouvent porte close quand ils arrivent, et leurs assiettes pleines finissent chez Maria. D'où la nécessité pour Rosario d'être souvent présente, sans dire le jour de sa visite, jusqu'à 3 fois par semaine.



-Avant Maria, Elena était la plus aimée par les enfants, pour eux c'était comme une grand-mère. Il y a eu aussi Carmen à Alto Trujillo, qui cuisinait bien, mais d'une tristesse ! Elle ne parlait pas aux enfants, emmurée dans ses problèmes qui étaient nombreux.

En écoutant ces histoires, je prends conscience que chacune de ces femmes est issue de la population déshéritée que l'on cherche à aider, y habite dans des conditions souvent précaires, a ses enfants qui sont ou qui sont allés dans nos centres. Souvent illettrée, elle partage les mêmes difficultés, les mêmes handicaps que les mamans des enfants accueillis. Rosario les soutient et les éduque « poco a poco ». Entre elles il y a une entraide totale « elles se tiennent les coudes ! ». Toutes ont un téléphone mobile (on en voit partout au Pérou !), qui les relie entre elles et à Rosario. Celle-ci les fait se réunir de temps en temps pour échanger et pour les informer, leur donner les consignes. Une vraie entreprise !



## Dimanche 10 septembre –tourisme, mais pas seulement

Aujourd'hui, les centres sont fermés, un peu de grasse matinée et de tourisme nous font le plus grand bien : plage d'Huanchaco, sites de Chan Chan, Huaca del Dragon...

Mais le soir, nous reparlons des centres et des enfants (il y avait longtemps !)

« As-tu les résultats de la nutritionniste qui est venue à La Esperanza » « Oui, ils sont bons pour tous les enfants sauf une fillette qui est obèse. Je te les enverrai. »

Plusieurs fois Rosario nous le redit : « les enfants des centres se sentent protégés » et elle explique « quand ils ont un problème, ou qu'ils ont subi une violence, ils nous en parlent » Rosario n'hésite pas à aller voir les mères qui frappent leur enfant. Elles s'excusent. « Les autres enfants n'ont aucun endroit où ils puissent parler, personne à qui se confier. »

« Il y a parfois des enfants qui refusent d'obéir. Je les interdis de centre pendant 3 jours, et le quatrième, ils doivent venir avec leur mère pour être réadmis. » « Et ça marche ? » « Oui ».

« Les enfants sont toujours accueillis ». « Pourquoi est-ce si important ? » La première raison est évidente, c'est par respect pour les mères, qui doivent être prévenues suffisamment à l'avance pour palier ce manque. Mais il y a une autre raison, plus pratique, c'est que quand les enfants trouvent le centre fermé une ou deux fois, ils ne reviennent pas forcément les jours suivants. Pour leur indiquer que le centre est à nouveau ouvert, il faut « battre la campagne », aller de maison en maison. D'où cette règle d'or pour Rosario : « Les enfants sont toujours accueillis ».

« Comment cela se passe quand tu es malade ? » Tout d'abord il faut savoir que les chargées de centre ont un petit pécule pour acheter dans les boutiques proches tout ce qui peut leur manquer. Rosario fait régulièrement ses comptes avec chacune sur un livre spécial par centre. Quand elle n'a pu faire le marché, les chargées de centre ont de quoi acheter les ingrédients de base. Si son absence dure plusieurs jours, Consuelo visite nos centres et leur apporte les produits frais tels que poulets, œufs... Pendant cette période, le repas sera moins varié, il ne comportera pas de « verdura » (légumes verts), ce qui n'est pas pour déplaire aux enfants. Quand sa sœur Consuelo est malade, Rosario agit de même avec les centres de l'association Para Ellos. Elles se soutiennent l'une l'autre. Rosario s'appuie aussi beaucoup sur Eugenia, qui est la seule chargée de centre à faire les courses sans Rosario, le dimanche. Elle achète les poulets pour son centre et celui d'Alto Trujillo, et David les lui porte.

Rosario nous parle d'elle et de sa famille. Elles sont 3 sœurs, toutes trois investies d'une manière ou d'une autre dans les centres nutritionnels du MIAE et ont deux frères ingénieurs qui aident financièrement leurs parents âgés. Ceux-ci ont beaucoup travaillé, fabriquant et vendant des chaussures. La maman a remplacé Rosario et Consuelo lors de leur voyage à Paris dans la gestion des centres (où l'on voit que c'est vraiment une affaire de famille). Rosario a un fils, Miguel, et une petite fille Marie-Hazel. La famille est très soudée. Rosario aime les travaux d'aiguilles, broderies, dentelles, petits objets, elle s'est inscrite à un atelier pour en faire. Elle habite au rez de chaussée d'une grande maison familiale et Consuelo est au premier étage.

« Ferons-nous le marché avec toi demain ? » Rosario a commencé par dire non, qu'elle s'était arrangée. Or elle nous a dit précédemment qu'elle fait le marché 5 jours par semaine :

-deux jours pour La Esperanza (l'un avec Eleuteria pour les aliments lourds, l'autre seule)

-deux jours pour Alto Trujillo (l'un avec Maria et l'autre seule)

-un jour avec Eugenia pour El Porvenir, qui fait seule les courses un autre jour.

Nous insistons donc « ça nous intéresserait de faire le marché avec toi » Alors elle accepte.

Demain, lever 6h30 !



## Lundi 11 septembre – La Esperanza

7h30 : départ en microbus pour La Esperanza. La place où je suis assise est sur une roue, donc, je fais le voyage en position fœtale, mais enfin, je suis vivante (allusion aux défunts enterrés en position fœtale chez les pré-incas). Le « mercado » de La Esperanza est très propre et bien achalandé. Pas de marchandises par terre, mais des étals aux multiples couleurs. L'allée est couverte de joncs qui gardent une agréable fraîcheur. Même l'étal du poissonnier est appétissant c'est tout dire !

Rosario achète d'abord les fruits en fonction du nombre d'enfants, clémentines, pommes et bananes. Nous enfournons dans nos sacs à dos « bonne idée le sac à dos » dit Rosario. Puis ce sont les légumes, pommes de terre, oignons, carottes, poireaux, potiron... et « allucos », sorte de toutes petites pommes de terre. Ensuite les différentes farines, le riz, les flocons, qui sont puisés dans des grands sacs. Les œufs sont mis en vrac dans un sac plastique, dont j'hérite. Et en dernier 2 énormes poulets pour les 30 enfants du centre.



Coupés en morceaux, cela ne fait pas un gros morceau chacun, mais c'est l'habitude péruvienne de manger une petite quantité de viande très cuite, mélangée avec des légumes, à côté d'une énorme quantité de riz et autres féculents. « Est-ce que tu achètes parfois du poisson frais ? » « Non, à cause des arêtes, mais je leur fais par exemple des tortillas au thon. C'est moi qui prépare la pâte à base de thon en conserve, de farine et d'œufs. Les enfants aiment beaucoup. »

Les paniers sont archi-pleins et fort lourds « j'en profite que vous êtes là ». Nous les mettons à l'arrière d'une moto taxi, et nous nous entassons sur le siège avec nos gros sacs à dos sur les genoux et moi avec mes œufs dans les mains. Encore une expérience forte, dans les cahots et le sable. Patinage dans les pentes très raides, mais enfin nous y voilà.

Eleuteria nous embrasse et nous fait entrer dans la pièce spacieuse au sol de terre battue et aux murs vert clair. Les tables sont envahies de nos provisions, qui ne sont que pour 3 jours ! « Rosario, pourquoi est-ce que tu ne fais pas livrer dans les centres les denrées non périssables par grosses quantités ? » Elle répond « j'ai essayé, mais j'ai constaté que cela entraînait du gaspillage. En achetant pour 3 jours, il n'y a pas ce risque ». Eleuteria nous écoute avec un sourire entendu. « Et si tu avais une voiture, ce serait plus facile ? » « Oh oui, mais je n'ai pas l'argent ! »



Rosario ouvre le livre de comptes qu'elle met à jour avec Eleuteria.

Et la « cocina » me direz-vous ? Et bien elle est rouillée, mais semble en moins mauvais état que celles des autres centres (mais tout aussi difficile à allumer). Une soupe de poulet y cuit doucement, répandant sa bonne odeur dans toute la maison. Je dépose nos sacs à dos dans la chambre d'Eleuteria, avec un regard vers le plafond qui a déversé toutes les eaux du ciel sur le sol lors des inondations de février. Il est bien réparé.

Dans la cour, les deux murs récemment remontés sont occupés et « mouchetés » par les pigeons roucouleurs de la voisine qui n'a plus d'élevage de canards et n'a toujours pas reconstruit son propre mur. Mais ce qui soucie Rosario, c'est surtout que ces voisins ne supportent pas les enfants du centre et lui font sans cesse des réflexions sur leur comportement. Au fond de la cour, il faudrait monter un 3<sup>ème</sup> mur pour s'isoler des voisins de derrière qui sont en contrebas, le terrain étant très en pente.

La cabine des latrines au fond du jardin, près du mur qui s'est effondré, est bien endommagée. La porte toute tordue et rouillée est symbolique. Nous voyons à quel endroit on pourrait construire de vrais WC, le long de la maison. « C'est nécessaire pour Eleuteria qui dort la nuit dans le centre ».





## Carnet de route de notre séjour à Trujillo, du 7 au 12 octobre 2010

De là, on aperçoit la maison d'Elena. A ma demande, Rosario l'appelle, c'est sa voisine qui répond « elle est au marché, je la préviens que tu l'attends ». L'avocatier copieusement arrosé a donné de gros fruits, deux manguiers ont été plantés. Il y a aussi des plantes médicinales : « hinojo », une grande plante bonne pour les reins, « ajenjo », petite rampante, et « manzanilla » (camomille en fleurs) très prisée des péruviens. Tout pousse ici dès qu'il y a de l'eau !



Bientôt Elena arrive, et après de longues embrassades, nous nous enquêrons de sa santé. Depuis son opération (hernie ventrale) elle va mieux mais souffre encore. Le médecin lui a prescrit un médicament anti douleur qu'elle ne peut pas se payer. Elle nous propose de venir visiter sa maison, et nous la suivons, contournant le centre pour nous retrouver sur le petit trottoir en ciment qui conduit à sa porte.

Porte en fer, fermée à double tour, car la nuit, l'insécurité règne dans ces banlieues. Elle frappe, appelle, et le fils encore endormi nous ouvre. Nous pénétrons dans la cour des miracles, pièce étroite (elle en a vendu la moitié pour pouvoir se faire opérer), jonchée d'objets, ouverte sur une cour elle-même encombrée. Derrière le téléviseur, la petite gazinière est déconnectée de la bombonne de gaz vide (pas de sous pour la remplacer), des assiettes sales encombrant une bassine. De l'eau chauffe dehors sur un poêle à brique. Visiblement elle attend quelque chose de nous, et Michel lui donne un billet. Embrassades. En face de sa maison, un immense fossé sert de décharge à ciel ouvert pour tout le quartier. La chaleur monte, réverbérée par le sable.

De retour dans notre centre, nous repartons aussitôt avec Rosario et Elena, marchant péniblement dans le sable, voir les « invaciones » tout proches. C'est un mélange d'habitats précaires, faits de brique et de broc, et de maisons construites en dur, avec parfois même un jardinet où poussent des plantes médicinales, des arbres, quelques pommes de terre ou du maïs. Sortant d'une de ces maisons, des enfants viennent nous dire bonjour. Rosario les connaît. Le frère (peut-être 8 ans) et la sœur (peut-être 7 ans), ont été violés dans leur petite enfance par un garçon. Rosario les a pris dans le centre, mais leur mère s'est séparée de son mari et est partie vivre à Lima avec ses deux enfants. Encore des petits dont le visage lisse cache bien des souffrances. Plus loin, d'autres gamins s'approchent, des gens nous font bonjour de la main, Rosario est connue.



Dans les maisons précaires il semble qu'il n'y ait personne. Je passe à côté avec un certain malaise. J'imagine que des familles s'y entassent, que des enfants y naissent et y grandissent. Le vent les détériore, le froid ou le chaud s'y engouffrent, et une forte pluie est catastrophique. Au ras du sable serpentent des fils électriques : ce sont des branchements sauvages nous dit Rosario, un danger quand il pleut.

Nous retrouvons la fraîcheur dans le centre bien aéré. Elena est repartie chez elle. Rosario approuve le don que nous lui avons fait, tout en nous faisant remarquer que cet argent n'ira pas forcément à l'achat de médicament et de gaz. C'est là qu'elle nous dit que pour la rentrée, elle envisage de l'embaucher à temps partiel à Alto Trujillo pour soulager Maria.

Les premiers enfants arrivent, ils viennent nous embrasser avant d'entamer leur repas. Eleuteria leur sert une grande assiette de spaghettis assaisonnés et un verre de jus d'orange. Certains les coupent en petits morceaux, mais les autres enfourment dans leur bouche une grosse bouchée qu'ils découpent avec les dents. Pas très élégant mais efficace.

Un garçon a du mal à avaler, régulièrement il cache sa tête dans son bras, crache un peu par terre, essaie une nouvelle bouchée, silencieux.

Il a un autre frère qui n'est pas venu aujourd'hui, mais le petit dernier arrive, lui, alors qu'il ne fait plus partie du centre depuis qu'il a décrété que ce n'était pas bon (à cause de la « verdura » qu'il refuse de manger). Pour autant, il se sent à l'aise ici et déclare que Michel est « el doctor » qui va lui faire des piqûres, ce qui fait rire tout le monde.





## Carnet de route de notre séjour à Trujillo, du 7 au 12 octobre 2010

Quand ils sont partis tous deux, Rosario nous explique que leur mère se prostitue. En son absence, elle confie ses trois garçons à une tante, grande femme qui les bat. Quand il la voit empoigner sa trique, le plus jeune se sauve à toutes jambes, et elle le poursuit de ses cris en ameutant tout le quartier.

Deux sœurs au visage rond, aux cheveux noirs bien tirés en arrière, impeccables dans leur uniforme bleu et blanc arrivent, serrées l'une contre l'autre. Elles mangent en silence et repartent de même.

Un garçon s'est installé en face de Rosario qui lui demande pourquoi il n'a pas son uniforme d'écolier. Parce que sa mère ne le lui a pas lavé. Et alors ? « Alors je ne vais pas à l'école ! » Rosario soupire.

Je suis assise à côté d'une petite fille qui pêche le morceau de poulet dans sa soupe et le mange en décortiquant les os et en se barbouillant la figure. A chaque bouchée, elle s'essuie sur ses manches de chemise en un geste familier, tout en me parlant et en s'intéressant au caméscope.



Après avoir quitté le centre, nous marchons longtemps dans le sable, pour trouver le microbus qui nous ramène en ville. Au restaurant, Rosario nous parle encore de ces enfants « ce n'est pas de nourriture dont ils ont le plus besoin, mais d'actions éducatives, d'animation, de prévention... »

Chez elle nous prenons un café, c'est-à-dire un nescafé. Au pays du meilleur café qui soit, les péruviens n'en boivent pas. Nous retrouvons Consuelo, et nous voilà en route vers Moche, banlieue de Trujillo, pour notre dernière étape touristique : la Huaca del Sol (impressionnante pyramide qui ne se visite pas), et la Huaca de la Luna qui se visite. Guide parlant espagnol une fois de plus. Nous sommes parmi les derniers à sortir du site et nous montons dans le dernier microbus où tous s'entassent, certains debout (façon de parler, ils sont pliés en deux).



Petit tour en ville pour voir encore un fabricant de « cocinas » (déjà, ce fut une préoccupation constante du début à la fin !). Ensuite, Consuelo nous invite à un restaurant italien où nous mangeons une bonne pizza. Dernière soirée, derniers échanges...

Michel a remarqué une Webcam sur l'ordinateur. On explique à Rosario que ça permet de communiquer gratuitement, en voyant la personne. Il faut juste s'être donné rendez-vous par mail auparavant. Elle est enthousiaste, elle va demander à son neveu de lui en expliquer le fonctionnement !

### Mardi 12 septembre – le départ

Réveil à 4h45. Valise rapide, déjeuner rapide, taxi. A l'aéroport, embrassades et recommandations, tristesse de se quitter, avant de prendre l'avion Trujillo-Lima de 6h55...

Deux jours après, nous débarquons à Orly, à 7h du soir, saturés d'aéroports (4 en deux jours). Le chauffeur de taxi est aimable comme une porte de prison. J'ai failli lui parler en espagnol. Sa voiture est confortable. « Trop même » dit Michel, qui est encore un peu là-bas comme moi !

Arrivés à la maison, je téléphone à Rosario qui saute de joie en m'entendant. Mais elle a un fort rhume et elle tousse à fendre l'âme. « Pourvu que je guérisse vite ! Vous avez vu toutes les courses que je dois faire chaque jour pour que les enfants mangent ! »

*Texte d'Aline  
Photos de Michel*

\*\*\*\*\*

*Vous pouvez prolonger votre lecture en vous procurant auprès de l'association le DVD « Trujillo 2010 » qui vient de sortir.*

*Il comporte 30 minutes de film retraçant ce séjour à Trujillo, 10 minutes de diaporama des photos prises dans les centres, et en bonus, 5 minutes des plus belles photos du Pérou ramenées du voyage.*